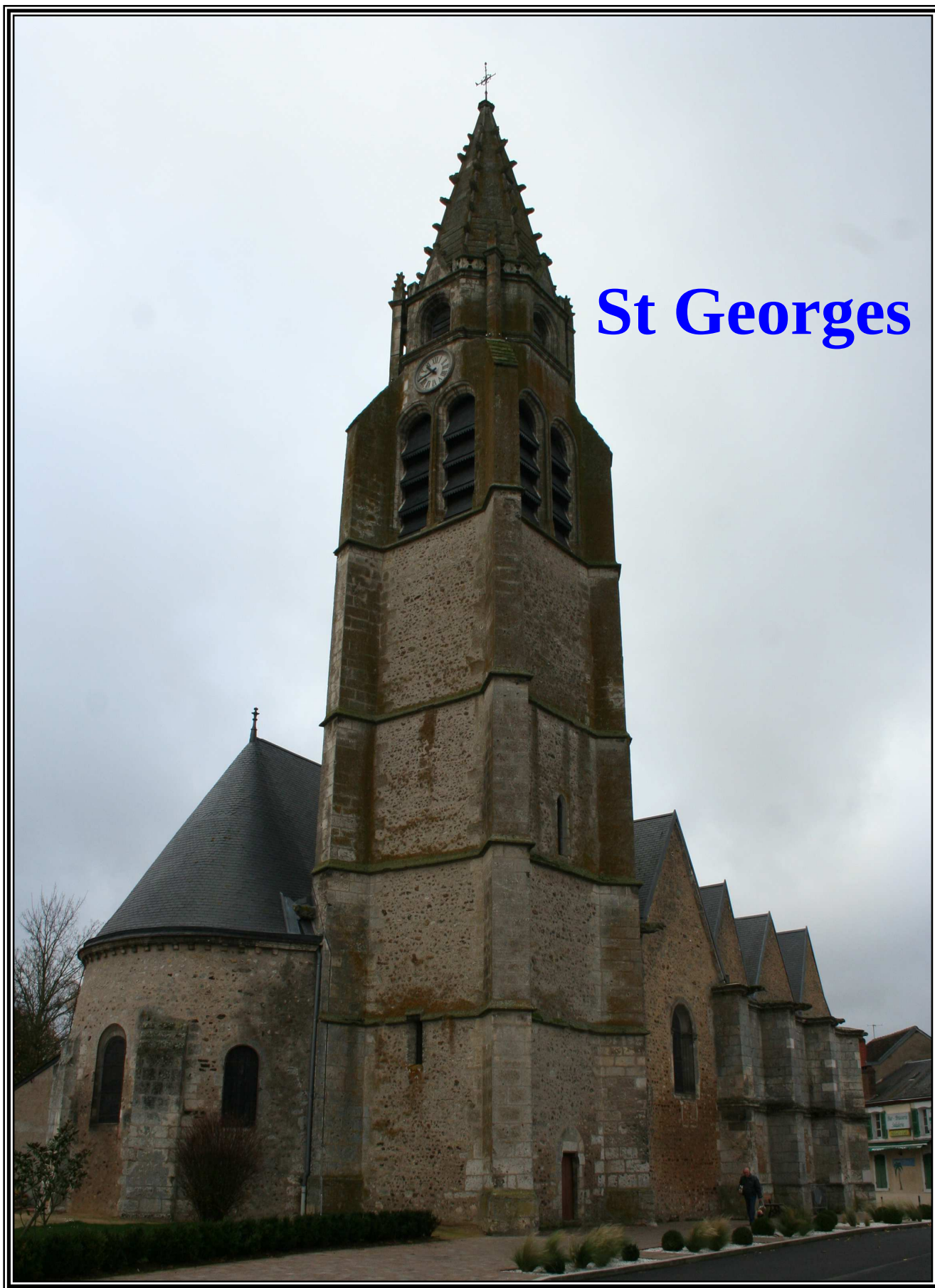




St Georges

CLOYES sur le Loir

Qu'est-ce qu'une église ?

Le mot « église » ne désigne pas d'abord un édifice. L'Église avec un « e » majuscule est un lieu de rencontre spirituelle. C'est ainsi qu'elle est appelée la « maison de Dieu ».

L'Eglise c'est la réunion de tous les chrétiens, baptisés, ils sont les pierres vivantes et la pierre angulaire est le Christ.

Les premiers chrétiens qui avaient besoin de lieux pour se rassembler et célébrer l'Eucharistie se retrouvèrent sans doute d'abord dans des maisons particulières.

Mais à partir du IV^e siècle, quand le christianisme devient une religion autorisée puis recommandée, ils construisirent des églises – le mot étant alors écrit avec « e » minuscule - ces édifices consacrés sont aussi des haltes offertes à tous pour la rencontre et le dialogue avec Dieu.

Après cette entrée en matière, découvrons maintenant l'église Saint Georges.

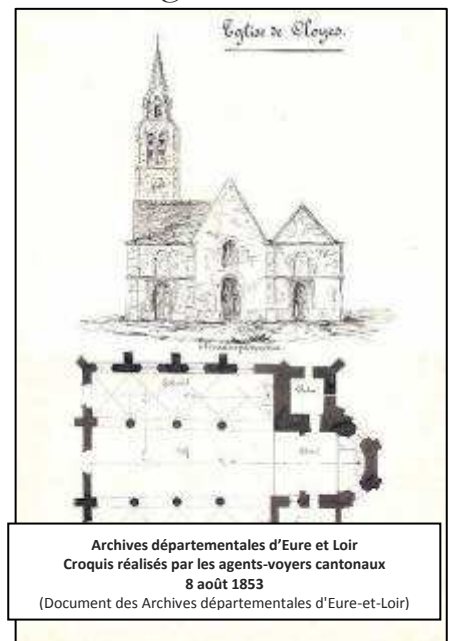
Cette église Saint Georges est la plus ancienne parmi les différents lieux de culte qu'a connu Cloyes dans son histoire.

Elle mesure près de 30 m de long et 20 m de large

Pendant cette visite de la nuit des églises, nous allons parcourir les siècles. Mais nous ne suivrons pas forcément l'ordre chronologique.

Nous allons vous évoquer l'évolution de l'architecture et différents personnages qui ont contribué à l'histoire de cette église.

Nous débutons par une présentation des vitraux, puis les évolutions architecturales à travers les siècles, ensuite nous prendrons notre bâton de pèlerin de Saint Jacques, pour finir avec la légende de Saint Georges.



Archives départementales d'Eure et Loir
Croquis réalisés par les agents-voyers cantonaux
8 août 1853
(Document des Archives départementales d'Eure-et-Loir)

Les Vitraux

Les vitraux sont des fenêtres de lumière, mouvante selon l'heure et les couleurs du temps.

« Les fenêtres vitrées sont les écritures divines, qui versent la clarté du vrai Soleil (Dieu), dans l'Église, c'est-à-dire dans le cœur des fidèles, tout en les illuminant », écrit au XIII^e siècle le liturgiste Guillaume Durand de Mende.

Composition translucide faite de pièces de verre, en général colorées, enchâssées dans des cadres de plomb ; aujourd'hui cette technique coexiste avec d'autres plus récentes.

Au Moyen Age, le vitrail avait un rôle important dans l'enseignement religieux des populations chrétiennes illettrées. En raison de son rapport particulier à la lumière il est riche de significations plus profondes, allégoriques, symboliques et morales.

Les vitraux possèdent trois grandes fonctions :

- clore : sa première fonction, mécanique, est de clore les ouvertures tout en permettant à la lumière de pénétrer.
- décorer : il devient un élément décoratif s'il présente une composition de couleurs et de motifs.
- Le vitrail peut être abstrait : constitué de formes géométriques.

Ou raconter : il est alors figuratif : il peut parfois représenter des scènes de vie et raconter une histoire. Ils représentent souvent des scènes bibliques ou des vies des saints.

Ce rôle fut important dès le Moyen-âge dans l'enseignement religieux des populations illettrées. Utiliser couleurs et lumière afin de « diriger les pensées des fidèles par des moyens matériels vers ce qui est immatériel » : c'est en effet la définition de la fonction du vitrail religieux donnée par l'abbé Suger, historien et conseiller des rois Louis VI et Louis VII, abbé de la basilique royale de Saint-Denis et qui en commanda les vitraux en 1144. Le vitrail devient le symbole de la lumière sacrée, de la transcendance du divin.

Les vitraux que nous voyons datent du 20^{ème} siècle.



Commençons par les plus anciens :

Le 15 août 1938 ; bénédiction de 2 vitraux dans le chœur, Saint Lubin (à droite) et Saint Louis (à gauche), sortis des ateliers Albert Gsell, de Paris, don du chanoine LOT, curé de St Georges de la Villette à Paris et natif de Courtalain. Ces 2 vitraux ont été réparés des dommages causés par le bombardement du 22 juin 1944.

De ce bombardement, seuls deux vitraux ont été épargnés : Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et le Baptême du Christ posés en 1942



En effet, lors des bombardements de 1944, les autres vitraux et les lustres ont été détruits.

C'est le bombardement du 22 juin 1944 qui a coûté la vie de plusieurs Cloysiens et détruit sept vitraux. Une bombe est tombée à l'emplacement actuel du monument aux morts où était le vicariat. La grand-mère et la gouvernante de l'abbé BESSETTE sont tuées, les corps déchiquetés. L'aubergiste voisin eu la surprise que le vin ne coulait plus au tonneau. Sa surprise a été encore plus grande de découvrir une bombe à l'intérieur du tonneau plantée là. La bombe était tombée sans exploser.

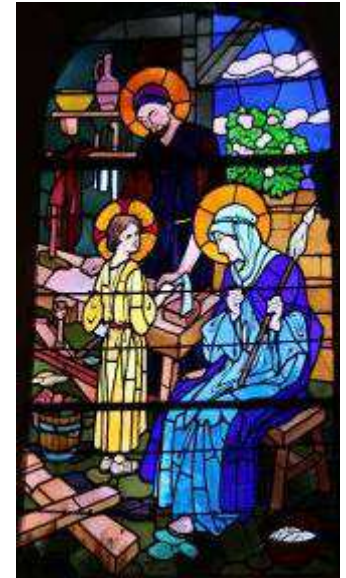
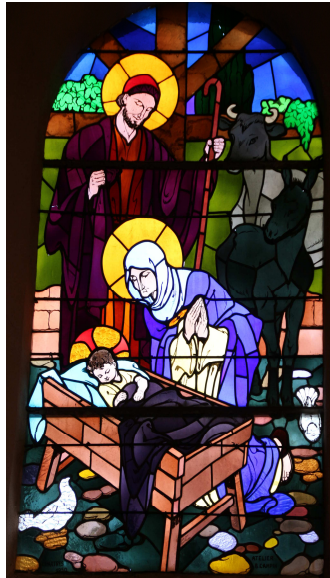
Pour remplacer les vitraux détruits, de 1945 à 1951 sept nouveaux vitraux ont été commandés aux ateliers Campin de Chartres.

1945, bénédiction du vitrail La Libération, par le révérend père LORRY, dominicain, enfant du pays, à l'issue de la première grand messe, côté du Sacré-Cœur.

1946. Nouveau vitrail dans la fenêtre centrale du Chœur, représentant Saint Georges, patron de la paroisse,



1949-1950 trois autres vitraux, sortis des mêmes ateliers Campin, ont été posés : l'un du côté de la nef du Sacré Cœur : la tempête apaisée, et les deux autres du côté de la nef de la Sainte Vierge : la Nativité de notre Sauveur et la Sainte Famille.



1951, le 2 décembre, bénédiction de deux vitraux, par Monseigneur Ménard, ancien vicaire de Cloyes, devenu évêque de Rodez, vitraux rappelant l'évènement historique local : La Croisade des Enfants en 1212 partie de la Chapelle Notre Dame d'Yron.

Le vitrail le plus récent, réalisé par Thierry RAMEL, artiste de la vallée du Loir, en 2010, sur les thèmes de Saint Jacques de Compostelle et de la Route du Blé en Beauce, est situé en façade ouest au dessus du portail d'entrée centrale, ce vitrail n'est visible que de l'extérieur. Deux thèmes sont au cœur de cette œuvre, entièrement financée par la ville: Cloyes est une étape sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, cela est symbolisé par la coquille Saint-Jacques. Les trois épis de blé sont là pour dire que Cloyes est aussi une étape de la route du blé. Les chiffres ont aussi une importance. Une coquille Saint-Jacques, un soleil: le un représente Dieu, le ciel. Trois épis de blé: le trois symbolise la spiritualité. Douze sillons: le douze symbolise l'église universelle (12 mois, 12 apôtres, les 12 signes du zodiaque). Les couleurs ont aussi leur importance: le blanc translucide évoque le règne de Dieu, la pureté. L'orange représente l'amour universel, la divinité illuminant l'esprit des fidèles. Le jaune est l'illustration de la lumière spirituelle, du soleil.



L'orgue

L'orgue est apparu dans l'histoire de l'occident en 757 lorsque l'empereur Constantin Copronyme en offre un exemplaire à Pépin le Bref. On connaissait cet instrument depuis l'antiquité mais il était associé aux jeux du cirque.

L'instrument rudimentaire des origines va être rapidement perfectionné et dès 1386 on pourra trouver à Rouen un orgue à deux claviers. L'installation en hauteur est assez rapide également puisque au XVI^{ème} siècle on trouve à saint Marc à Venise par exemple, deux tribunes, chacune équipée d'un orgue et d'où deux chœurs pouvaient se répondre. La facture est alors suffisamment perfectionnée pour que les performances techniques de l'instrument permettent l'émergence d'écoles de virtuoses.

Depuis le XVI^{ème} siècle, il y eut des orgues à l'église de Cloyes. La première mention d'un orgue date de 1548. Nous avons vu que Jean Evangéliste NAUDIN évoque l'installation d'un orgue en 1649. Ensuite à la révolution en 1793 fut installé l'orgue du couvent de Saint AVIT, y compris escaliers et boiseries pour le buffet d'orgue, par la cession à la commune par le sieur Mancel, directeur des Postes.

Jusqu'au XIX^{ème} siècle, il y eut beaucoup de reconstructions pour mettre les orgues au goût du jour. En 1898, l'orgue est à bout de souffle; il est envisagé de le reconstruire. La construction a lieu de 1900 à 1901. Il s'agit d'un instrument de 10 jeux.



L'instrument fut construit par l'abbé Victor Tronchet facteur d'orgue de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle. L'abbé Tronchet était prêtre à Nogent-le-Rotrou. Comme prêtre diocésain, il eut une influence considérable sur la musique d'orgue dans les premières décennies du siècle dernier et fut le professeur en manufacture du chanoine Joseph Chanet, curé de Villemeux-sur-Eure.

Le 7 juillet 1901 a lieu la bénédiction et l'inauguration de la tribune et des orgues. M. le chanoine TILLARD, curé de Cloyes réalisateur de la tribune et des orgues. Constructeur des orgues / M. l'abbé TRONCHET avec associés M. OZANNE pour la partie harmonique et M. MALENFANT pour la partie meuble et ébénisterie.

Le clavier de grand-orgue de 56 notes avait les jeux suivants: Bourdon 16', Montre 8', Flûte harmonique 8', Prestant 4'. Le récit de 56 notes avait les jeux suivants: Bourdon 8', Gambe 8', Voix céleste 8', Flûte octavante 4', Basson-Hautbois 8', Trompette 8'. Le pédalier de 20 notes était en tirasse permanente. Jusqu'en 1983 les orgues furent régulièrement entretenues et étaient un témoin de la manufacture Tronchet par une homogénéité remarquable.

En 1983, l'orgue est transformé par les établissements Dargassies qui en font un instrument néobaroque et dans un souci d'accroître les possibilités de l'instrument, l'acoustique est portée à 2 secondes.

Cet orgue est aujourd'hui en parfait état de fonctionnement avec un caractère sonore qui lui est propre. Cet instrument est un élément important du patrimoine musical d'Eure et Loir.

L'organiste peut intervenir de deux manières. La plus courante est l'accompagnement de l'assemblée ou d'un soliste pendant les cantiques ou les parties chantées du commun de la liturgie. L'autre forme d'intervention de l'orgue durant l'office est plus gratifiante pour l'organiste. Il s'agit en effet d'habiter des silences provoqués par des événements précis de la cérémonie, principalement les processions. En effet, durant la procession d'entrée, l'organiste pourra mettre en valeur les sonorités de l'instrument en jouant une pièce solennelle ou majestueuse. La durée de l'offertoire est habituellement dévolue à une improvisation. Il s'agit alors pour, l'instrumentiste de faire valoir ses qualités de musicien. Enfin, la procession de sortie est l'occasion de jouer une pièce brillante et de mettre en valeur toutes les ressources de virtuosité de l'organiste.

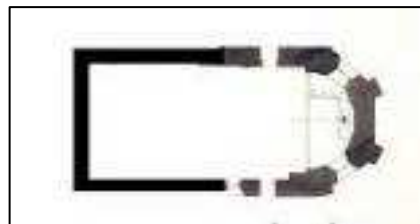
Des origines

L'édifice roman ne comprenait qu'une seule nef de modeste proportion. Cette église à l'origine devait ressembler à la chapelle romane Notre Dame d'Yron.

Le donateur Renaud Percehaie s'accuse d'avoir possédé au sein de sa famille l'église Saint Georges. Il a la volonté de s'amender de cette faute par cette donation à l'abbé Bernard et à ses religieux. Il ajoute à ce don des terres et des près situés aux environs, le pont de Cloyes et le Val d'Yron.

L'édifice roman a été consacré vers 1140 par l'évêque Geoffroy.

Il est rare de connaître la date de consécration d'une église.



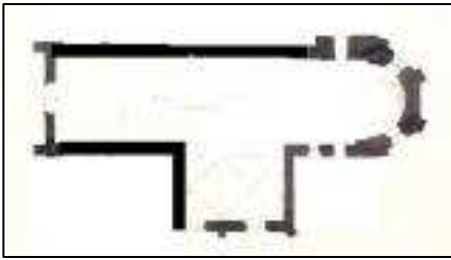
Geoffroy de Lèves fut Évêque de Chartres de 1116 à 1149. En 1117, il fonda avec son frère Goslein, seigneur de Lèves, l'abbaye de Josaphat.

C'est généralement de son épiscopat que l'on date la construction du portail royal de la cathédrale Notre-Dame, après un incendie survenu en 1134.

Les bulles des papes Eugène III en 1147 et Alexandre III en 1175 et 1179 citent l'église Saint-Georges.

De l'église primitive ne subsiste que le chœur actuel qui a conservé l'empreinte architecturale romane, mais les ouvertures ont été agrandies.

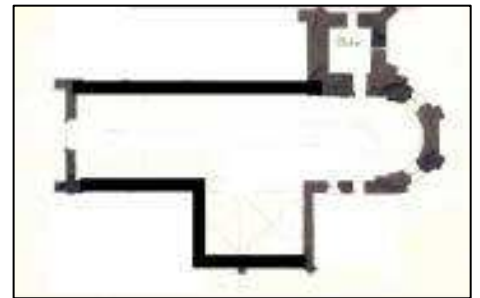
La renaissance - 15^{ème} & 16^{ème} siècles



Jean d'Orléans, comte de Dunois et Mortain, dit Dunois, (1403-1468) était le Compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, il fut un des capitaines français lors de la guerre de Cent Ans ; vers cette période, la nef centrale romane fut prolongée et rehaussée.

Le clocher daterait également du XV^{ème} siècle.

Tous les travaux réalisés au 15^{ème} siècle, furent en grande partie financés par une des dernières descendantes de la famille des Seigneurs de Cloyes : Jeanne, veuve de Pierre le Drouais qui y consacra une partie de l'héritage qu'elle tenait de sa sœur Catherine, dame de Cloyes et de Marboué, ce qui pourrait expliquer les similitudes architecturales entre les clochers de Cloyes et de Marboué.



Le Christ en croix date du 16^{ème} siècle.

Le grand Christ en croix, qui auparavant dominait la nef principale au fronton du chœur, fut descendu. Quatre couches de peinture masquaient son caractère. C'est le vicaire de Cloyes, l'abbé François, qui entreprit son décapage pendant une cinquantaine d'heures de travail, ce qui permit de découvrir qu'on se trouvait en présence d'une œuvre de grande valeur, datant du 16^{ème} siècle. Ce Christ, en cœur de chêne, très bien conservé (remarquer sa face tuméfiée) est placé, depuis, sur la face nord de l'entrée du chœur, devant le maître-autel.

La nef septentrionale gothique, appelée nef du Sacré Cœur date du XVI^{ème} au XVII^{ème} siècle.

Le 17^{ème} siècle

M^o Antoine BERGER a été curé de Cloyes de 1617 à 1647. Il était Maître es arts en l'université de Paris.

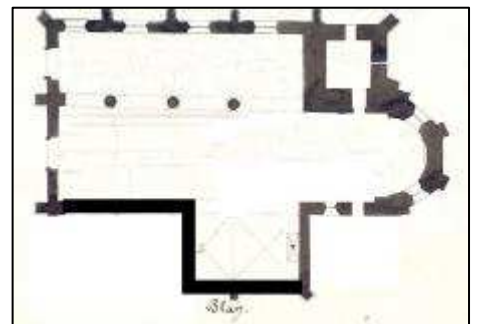
Pendant son sacerdoce, Antoine Berger nous apprend à mieux connaître ses ouailles grâce aux registres de sépultures qui se révèlent très intéressants. On y trouve, à propos des défunts auxquels il s'intéressait, des notices biographiques ou des éloges funèbres en raccourci.

Voici un exemple : *« cependant que moy curé soubsigné celebroid la sainte messe, laquelle Marie tomba par terre, à genoux qu'elle estoit, disant seulement ce mot Jésus et non d'autres, et ainsi rendit l'esprit à Dieu sans qu'auparavant elle se sentit nullement malade, mais estoit venue à sa messe paroissiale pour l'ouïr comme font les bons chrestiens chacun jour de dimanche, de façon qu'elle est morte en adorant le St Sacrement de l'autel, ainsi que les femmes qui estoient auprès d'elle m'ont asseuré, et ne fut poinct ensevelie que le lendemain bien tard et par conséquent enterrée au grand cimetière. J'ay expressément remarqué ce genre de mort pour ce que c'est chose estrange et digne de remarque pour donner à cognoistre au monde que nous devons tousiours et à toute heure estre prest de partir de ce monde et rendre nostre âme à Dieu. »*

Un autre exemple :

« Le vendredy dixiesme de juillet mil six cent vingt, décéda Symon Loyseau, naguères l'un des gagiers de l'église et fabrique de S'- Georges de Cloye, lequel tomba malade le mesme vendredy matin incontinant qu'il fut levé et revestu de ses habits, et n'eut ou pas quasi le loisir de se devestir pour se mettre au lict, — et demandant Monsieur le curé de St-Georges pour se confesser, perdit la parole à l'heure mesme qui estoit de cinq heures du matin et fut ainsi mis en unction en cest état, — et demeura en cette sorte jusques à quatre heures du soir et rendit ainsi son esprit à Dieu. Son corps a esté enterré solennellement auprès de l'eaubénitier en l'église St-Georges par moy curé le samedi unziesme du présent mois et an. Il estoit homme pieux et de bonne vie et non laïtré, macérant neantmoins son corps d'une haire qui luy fut trouvée sur son corps, portant toujours le chappelet du St Rosaire quant à soy. Sa dernière communion fut le jour du St Sacrem. de la présente année. »

« Le mercredy treiziesme jr de sept. 1625, Michelle Gallier, fe de Louys Guérineau, alla de ce monde à trespas, son corps fut inhumé à soir en l'église de St Georges près la porte, par moy soussigné. — Elle fut en son vivant fort honneste femme, dévote ; elle frequentoit souvent le St Sacrement de l'Eucharistie et faisoit force abstinences. »



Les inhumations, à cette époque, se faisaient pour la plupart au grand cimetière qui était commun aux deux paroisses de Cloyes, quelques-unes au petit cimetière autour de l'église Saint-Georges et quelques autres dans l'église.

Les sépultures

La sépulture dans les églises date du 10^{ème} siècle. Elle avait pour départ la dévotion, l'attachement au lieu saint et était une protection contre les profanations.

D'un usage commun, pour tous les croyants chrétiens, elle devint un luxe, réservé aux privilégiés (grands dignitaires ecclésiastiques), aux riches, aux nobles.

Au 17^{ème} siècle il y avait trois lieux possibles pour se faire inhumer :

- Le petit cimetière qui se situait autour de l'église Saint Georges, il fut interdit vers 1758 et définitivement détruit en 1778.
- Le grand cimetière qui se situait à l'emplacement actuel de la place Chanzy. Ce cimetière était commun aux deux paroisses de Cloyes (Saint-Lubin et Saint Georges), ce fut le seul qui resta en 1833 (Il sera déplacé en 1858).
- Le troisième lieu était dans l'église même. En effet il était coutumier de se faire inhumer dans l'église Jusqu'en 1777, date de l'ordonnance royale qui interdisait cette tolérance. En dehors de ceux qui comme le curé, les personnages marquants ou les bienfaiteurs, la plupart des anciennes familles voulaient aussi avoir leur sépulture dans le lieu saint, parfois c'était une clause du testament.

Voici quelques extraits du registre des sépultures :

Le jour de Saint Clément 23^{ème} jour de novembre 1627 ; le matin devant jour, mourut Mathieu DUNOU, couvreur de maisons. Son corps fut inhumé sur le soir le même jour, sous le contoir de l'église Saint Georges.

Me Jean de la Sablière, l'un des chevaux légers de la compagnie de Me de Beauregard, capitaine pour le Roy, fut ensépulturé dans l'église de Saint Georges, le vendredi 24 novembre 1633, où les soldats firent grande cérémonie.

Le 29 septembre 1652, fut inhumé sous le crucifix qui dominait la nef principale au fronton du chœur, messire Antoine Berger, après avoir été curé pendant 30 ans.

Une pierre scellée, aujourd'hui, visible au sol devant le chœur, marque l'emplacement de sa sépulture.

Une ardoise, en forme de plaque circulaire, fixée sur le mur du fond de l'église, était placée sur son tombeau. Y est gravée, une épitaphe en vers qui rappelle que ce curé avait construit le presbytère, parachevé par l'auteur de

cette épitaphe, neveu du défunt. Il fit ajouter qu'on lui devait l'établissement des orgues dans l'église.

Cette plaque disparut peut-être à la Révolution, elle fut retrouvée dans le grenier de Mme veuve Leveau, modiste à Cloyes et le curé la fit encadrer le 30 janvier 1873 à sa place actuelle, à gauche en entrant par le grand portail.

On peut y lire :

« *En l'année sacrée 1652 messire Anthoine
BERGER en cette église son corps a été déposé après
avoir été 30 ans curé. »* »



Modestement son neveu Jean ÉVANGÉLISTE Naudin fut nommé à cette haute fonction.

Les dernières évolutions architecturales, donnant à l'église son aspect actuel, datent du 19^{ème} siècle.

La sacristie fut construite en 1836, elle vient d'être restaurée en 2015.

Il faut évoquer la famille d'Argent de Deux Fontaines.

Charles Marie, marquis d'Argent de Deux-Fontaines, est né à Soissons le 26 novembre 1789, mort au château de Bouville à Cloyes-sur-le-Loir, le 8 octobre 1852, il était militaire et homme politique français. Il entra à l'École polytechnique en 1806.



À la Restauration, il devint lieutenant des gardes du corps du roi dans la compagnie écossaise, et servit, comme officier supérieur dans la maison militaire des rois Louis XVIII et Charles X, du 16 juin 1814 jusqu'en 1830. À la Révolution de Juillet, il se retira dans sa terre de Bouville, à Cloyes-sur-le-Loir, où il s'occupa d'améliorations agricoles.

Il effectua des travaux considérables à Bouville, dont il remembra et mit en valeurs les terres, construisit de nombreux bâtiments. Il regroupa les trois fermes de Bouville, du Grand Bouville et du Carrefour en une exploitation de 272 hectares de terres labourables, portée plus tard à 279 hectares par son fils. Il agrandit le château de deux ailes avec terrasses et d'un deuxième étage (aménagements détruits en 1969). Il refit tout l'intérieur.

Maire de Cloyes de 1824 à 1830 et de 1841 à 1848, conseiller général du département d'Eure-et-Loir en 1845, il fut, le 29 février 1852, élu député au Corps législatif de la 1^{re} circonscription d'Eure-et-Loir contre Gouvion-Saint-Cyr.

Le marquis Charles-Marie d'Argent écrit en 1843 au Préfet :

« Le conseil municipal a reconnu la nécessité d'agrandir la seule église de Cloyes, jadis la population était de 1200 habitants pour deux églises, aujourd'hui il n'y a qu'une église pour 2400 habitants. L'autre église après avoir été vendue à la 1^{ère} révolution a été incendiée, son emplacement est devenu la grande place des marchands. La nécessité d'augmenter l'église est incontestable. »

L'église Saint-Lubin (22 m sur 19m), occupait l'emplacement actuel de la Place Gambetta, mais la Révolution entraîna sa désaffectation et elle fut détruite par un incendie en 1826. Son dynamisme s'employa à Cloyes, où il bâtit l'Hôtel de Ville, (l'église St Lubin a brûlé en 1826), pava les rues, restaura le pont, créa des chemins à grande circulation, une salle d'asile, ...

Les travaux à l'église St Georges entrepris en 1843 ont créé la nef méridionale dite nef de la Sainte Vierge et des fonds baptismaux sont édifiés. Pendant la guerre de 1870, l'église s'est transformée pour quelques jours en hôpital, y recevant une trentaine de soldats français.

Charles Alfred d'ARGENT de DEUX

FONTAINES né en 1819, mort en 1885, chevalier de la légion d'honneur, maire de 1871 à 1876.

Il entreprend de 1874 à 1878 une nouvelle phase de restauration devenue nécessaire.

L'église est dans un état de délabrement extrême.

Les travaux consistent en la construction de voûtes sur la grande nef, la réparation du clocher, la réfection de la toiture. Pendant la guerre de 1870, capitaine des mobiles, à la bataille d'Epernon, le 4 octobre 1870, alors que son commandant, Hippolyte Lecomte, mourrait à ses cotés, et recevant de lui le commandement du bataillon, il servit comme chef et modèle, et en reçut la Légion d'Honneur.

Il fut le fondateur de la Société d'Agriculture de Châteaudun dont il fut proclamé Président et créa la fanfare "les Enfants du loir" en 1864.
source HEREDIS online



Un troisième, ***Charles Marie Emmanuel d'Argent de Deux Fontaines*** fut maire de 1892 à 1900.

Jusqu'à l'âge de 9 ans, il effectue ses études chez ses parents avec des précepteurs pour les diriger. A 9 ans, il va chez les jésuites à Vaugirard jusqu'à sa première communion.

Ensuite il va poursuivre ses études au collège Sainte Barbe (place du Panthéon à Paris) où il se "livre aux études mathématiques et sa rhétorique terminée, il va s'engager dans la carrière militaire. Il n'effectue pas son service militaire, il est remplacé pour 1500francs, mais il s'engage, pour 7 ans, le 10/10/1865 (il a alors 18 ans) à l'école de Saumur comme cavalier élève. A sa sortie, il intègre le 6^{ème} cuirassier où il est nommé brigadier le 17/11/1866, maréchal des logis le 24/08/1867, cavalier de 2^{ème} classe le 9/9/1869. Rappelé au corps le 20/01/1870, il passe dans l'armée territoriale le 10/10/1874 ayant effectué 9 années de service. Nommé lieutenant en second du 9^{ème} Régiment Territorial de Cavalerie le 13/06/1876, il sera "démissionnaire" par décision le 5/9/1882, et enfin passé dans la réserve de l'armée territoriale et libéré du service militaire le 10/10/1891. (Source: registre des matricules AD de Chartres cote 2MI49 n°444) et il fut, durant les hostilités, chargé par le général de Lesparre, commandant à Chartres, des fonctions de lieutenant instructeur au 9^{ème} dragon territorial. Puis, élu capitaine de la garde nationale d'Authueil, il prit au cours de la campagne, diverses initiatives heureuses et participa durant l'occupation du pays par les allemands, à diverses affaires périlleuses. Il est titulaire de la médaille de la guerre 1870-71.AN/344AP/13)

Président de la société d'Agriculture de l'arrondissement de Châteaudun, il a été maire de Cloyes pendant huit années et présenté par son parti comme candidat au Sénat dans le département d'Eure & Loir en 1888.

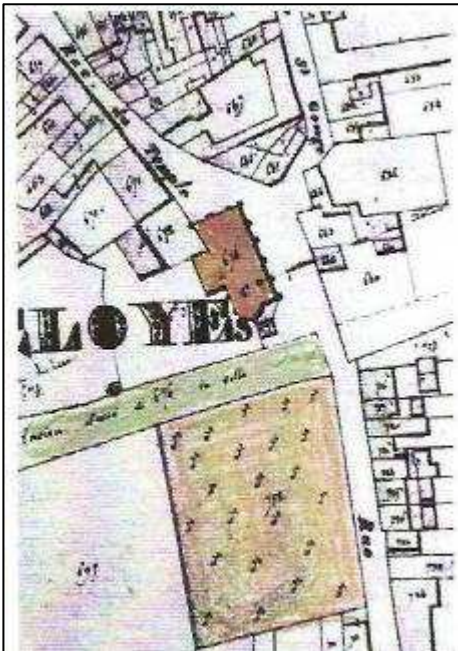


Emile Zola, en séjour en mai 1886, s'est inspiré de la vie de Cloyes et de ses environs pour écrire le quinzième volume de la série des *Rougon-Macquart* le roman : "la terre". Dans ce roman, publié en 1887, Emile Zola évoque l'église Saint Georges.



Voici les notes de l'écrivain :

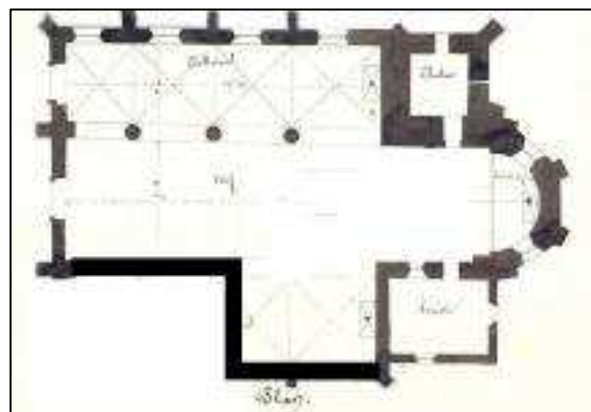
« L'église St Georges a une nef centrale, avec chœur au fond, fermé d'une grille. Deux bas-côtés assez étroits se terminent par des autels, à droite celui de la Vierge, à gauche je ne sais, mais il y a là la statue de Saint-Georges. Les piliers sont ronds, les baies à plein cintre, la voûte est ronde, peinte jaune, étoilée, bordée de bleu. Petites fenêtres rondes à plein cintre. Vitraux. Petites orgues dans une tribune qui avance, au-dessus de la grand-porte. Le chœur est entièrement peint, avec des figures en haut, un Père éternel, je crois, encadré de deux autres figures. La chaire est à droite dans le nef. Les bancs sont dans des cases de bois, des sortes de compartiments numérotés, très spéciaux. En somme petite église très propre, bien garnie et sentant le soin. »



Plan cadastral de 1833, situation avant les modifications réalisées en 1844

A la fin de ce 19^{ème} siècle, il y eut une merveilleuse découverte.

En 1872, la démolition d'un mur de soutènement a mis à découvert une statue de Saint Jacques, sous la fenêtre du fond de l'église (fenêtre centrale).





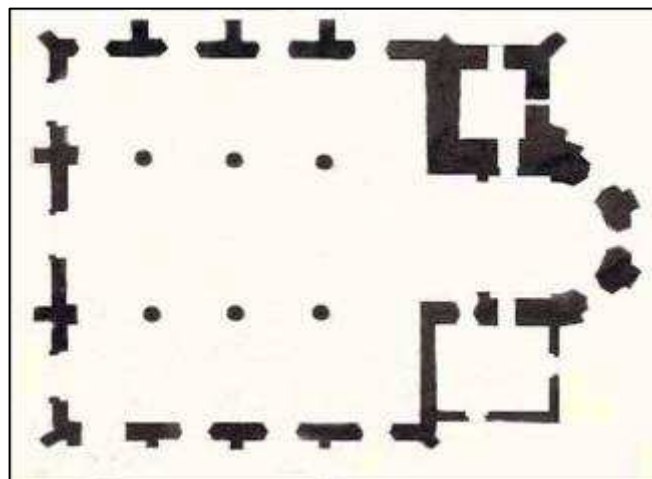
Le 20^{ème} siècle

En 1963, les stalles qui fermaient le chœur ont été enlevées et les boiseries vétustes supprimées. Grâce aux travaux de restauration de 1965, le chœur retrouve la sobriété et la pureté de ses lignes romanes.

Des éléments essentiels y sont réunis.

L'ambon (du grec *ambôn*, « bosse » ou « petit sommet ») d'où sont proclamées les lectures de l'Écriture sainte, et notamment l'Évangile.

L'ambon rappelle aussi que le cheminement vers Dieu ne peut se faire qu'à la lueur de la Parole qui brûle comme une lampe dans la nuit. C'est de cet endroit que la Parole de Dieu est proclamée. On y trouve une sorte de pupitre sur lequel on pose le lectionnaire. Il est aussi utilisé pour la prédication.



L'Ambon et les deux candélabres, en fer forgé, sont les œuvres de Yves HERVE, ancien maire de Cloyes (1947-1969).

Le fauteuil du célébrant et les tabourets, en chêne vieilli à la potasse, sont sortis des ateliers de la Maison Etienne Girard de Cloyes.

L'autel (du latin *altare* dérivé de *altus*, élevé) un peu surélevé, est destiné à

la célébration de l'Eucharistie, que Benoît XVI qualifiait de « *trésor le plus précieux de l'Église* ». L'autel est la table du repas partagé où, comme il l'a annoncé et signifié lors de son dernier repas avec ses disciples à la veille de la passion, le Christ s'offre en sacrifice et se donne en communion. C'est le lieu où se dévoilent le plus visiblement l'amour radical de Dieu et sa présence. L'autel : on y célèbre la messe. Il est généralement placé au milieu du chœur sur une estrade pour que tout le monde le voie bien. Il représente le Christ qui rassemble les hommes.

C'est la table sur laquelle le prêtre célèbre la messe (ou eucharistie) et autour de laquelle la communauté chrétienne est assemblée. L'autel est l'endroit le plus sacré de l'église. Dans la Bible, ce mot évoque une table de pierre dressée pour rappeler une intervention divine. Des sacrifices y étaient parfois offerts (animaux, libations).

En 1965 l'autel fut enlevé, ainsi que la table de communion et la chaire. Dans le chœur, le pavage fut remplacé par des dalles en pierre de Pontijou. Un nouvel autel, en même pierre (la table à elle seule pèse 800 kgs), étudié par Dom Le Corre, de l'abbaye bénédictine de Solesmes, fut érigé dans le chœur, face au peuple. M. GRUER, sculpteur à Solesmes, composa le bas relief en cinq panneaux de terre cuite qui orne le devant de l'autel et représente le Christ entouré des symboles des quatre Évangélistes.

Les « Quatre Vivants » du livre de l'Apocalypse (Ap 4,7) rappellent les animaux présents dans une vision du prophète Ezéchiel (Ez 1,10). Depuis St Irénée de Lyon, au deuxième siècle, la tradition a voulu y voir les symboles des quatre évangélistes. C'est l'ange pour Matthieu, le lion pour Marc, le taureau pour Luc et l'aigle pour Jean. Certains commentateurs ont expliqué cette attribution par la référence au début de chacun des évangiles.

Ainsi l'évangile de Matthieu commence par un récit d'annonciation, d'où l'ange. Celui de Marc par la prédication de Jean-Baptiste dans le désert, un désert symbolisé par le lion. Le récit de Luc débute dans le temple de Jérusalem, d'où le taureau qui est l'animal des sacrifices. Enfin, le grandiose prologue du quatrième évangile voit tellement les choses de haut, que l'aigle semble le plus indiqué pour évoquer Jean.

Autour de Saint Georges

L'église est consacrée à St Georges depuis sa fondation

Pourquoi Saint-Georges ? En quel honneur ! Qui est Saint Georges ?

Il y a trois façons de faire connaissance avec Saint Georges.
D'abord l'approche historique, ou bien sa légende, également ce que racontent les chevaliers partis aux croisades.

Au 4^{ème} siècle, tous les sujets de l'empereur Dioclétien sont instamment invités à offrir des sacrifices aux dieux de l'empire.

Cet ordre est tout spécialement appliqué aux militaires, car il est le signe de leur fidélité aux ordres impériaux.

A Lydda, en Palestine, un officier, originaire de Cappadoce, refuse. Il est exécuté pour refus d'obéissance.

On le fait couper en morceaux, jeter dans un puits, avaler du plomb fondu, brûler dans un taureau de bronze chauffé à blanc, donner en nourriture à des oiseaux de proie.
Chaque fois, Saint Georges, ressuscite et en profite pour multiplier les miracles.

S'ajoute au 6^{ème} siècle, la légende de la lutte victorieuse de Saint Georges contre le dragon malveillant qui symbolise le démon.

Ce dont on est sûr, c'est qu'au 4^{ème} siècle, l'empereur Constantin lui fait édifier une église à Constantinople.

Cent ans après, on en compte une quarantaine en Egypte.
On les voit s'élever en Gaule, à Ravenne, en Germanie.

Les circonstances exceptionnelles de sa mort l'on fait appeler par les chrétiens d'orient « le grand martyr ».

Son culte s'est très rapidement développé. Il est devenu le saint protecteur de nombreux pays, l'Angleterre, notamment.

Les croisades contribuèrent à donner au culte de Saint Georges un grand éclat, notamment parmi les chevaliers Français et Anglais.
Il était légitime que les chevaliers le choisissent comme saint protecteur.

La popularité de son culte sera telle que la piété populaire ne pourra se contenter des maigres données de l'histoire.

La croix de saint Georges se dessine d'une croix rouge sur un fond blanc.



" Au 12^{ème} siècle, Philippe Auguste, Roi de France et Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre qui guerroyaient dans la région, auraient fait la paix et, pour sceller cette paix, seraient venus faire un banquet en la forteresse de Lys-Saint-Georges (ancien château).



Au cours du repas, ils auraient décidé de changer le nom de la bourgade : Philippe Auguste donnant le "lys" arme de France et Richard Cœur de Lion "Saint-Georges", patron de l'Angleterre.

Le 5 juillet 1194, à la bataille de Fréteval, Philippe Auguste perd ses archives. La tradition rapporte qu'il décide alors de fonder à Paris un dépôt permanent pour les archives royales. Philippe Auguste 1180-1223 est engagé dans une politique de conquête de la Normandie, dominée par les rois Plantagenets. Tombé dans un *embuscement* tendu par Richard Cœur de Lion, le roi aurait perdu à Fréteval, près de Vendôme, ses sceaux et son trésor.

Mais revenons dans les années de création de cette église, vers 1050–1100. Ce qui pourrait expliquer que cette église soit dédiée à Saint Georges, c'est à la fois l'histoire de notre contrée et la première croisade.

Les premières archives qui font référence au prêtre de Cloyes datent des années 1050, sous le roi Henri 1^{er}.

A cette époque le seigneur Etienne-Henri succède à son père. Il est comte de Blois, Châteaudun, Chartres et Meaux. Sa fiancée n'est autre qu'Adèle d'Angleterre ou de Normandie ou de Blois, c'est la fille de Guillaume le Conquérant.

Ils se marient entre 1080 et 1085. Adèle s'implique dans la gestion de la principauté de son mari. Elle s'occupe aussi du patronage ecclésiastique du comté, et s'allie avec l'évêque Yves de Chartres pour faire régner la paix et l'ordre dans le comté.

Elle persuade son faible mari de rejoindre la première croisade en 1096, afin de pouvoir régir elle-même ses comtés. Étienne-Henri, responsable des fonds de la croisade, découragé par les rigueurs et les difficultés du siège

d'Antioche, déserte de la ville assiégée en 1098, afin d'éviter une mort inéluctable. Mais des croisés survivent, et réussissent à reprendre Jérusalem en 1099.

De retour à Blois, il est fraîchement accueilli par Adèle. Elle le persuade de retourner en Terre sainte. Étienne-Henri repart en 1101, et trouve la mort l'année suivante à Ramla.

Il se trouve que lors du siège d'Antioche contre les infidèles en 1098, saint Georges aurait donné la victoire aux Chrétiens en leur apparaissant en vision à la tête d'une armée céleste montée sur des chevaux blancs et portants des bannières blanches.

Suite à cette vision Saint Georges a été adopté comme saint patron des soldats.

Et si l'église de Cloyes était dédiée à Saint Georges en raison de cette vision au siège d'Antioche et de la pugnacité de la fille de Guillaume le Conquérant ?

Par la suite, les archives nous apprennent que l'église Saint Georges fut annexée par le Seigneur féodal qui s'en réserva l'usage.

Au 12^{ème} siècle, la plupart des édifices religieux de la région dépendait de l'abbaye mère de Thiron.

Pour repère, la fondation du prieuré de Bouche-d'Aigre daterait de 1114 et la chapelle Notre-Dame d'Yron, de 1115.

A cette époque le deuxième fils d'Étienne-Henri († 1102), et d'Adèle († 1137), hérite en 1102 des domaines de son père, il s'agit de Thibaut de Blois ou Thibaut IV *le Grand, comte de Châteaudun*, il est adoubé chevalier en 1107. De 1107 à 1120 Il gère avec sa mère le comté. En 1111, Louis *le Gros* est devenu Louis VI de France ; les relations de Thibaut avec les Capétiens se détériorent de plus en plus et mènent à un conflit armé latent.

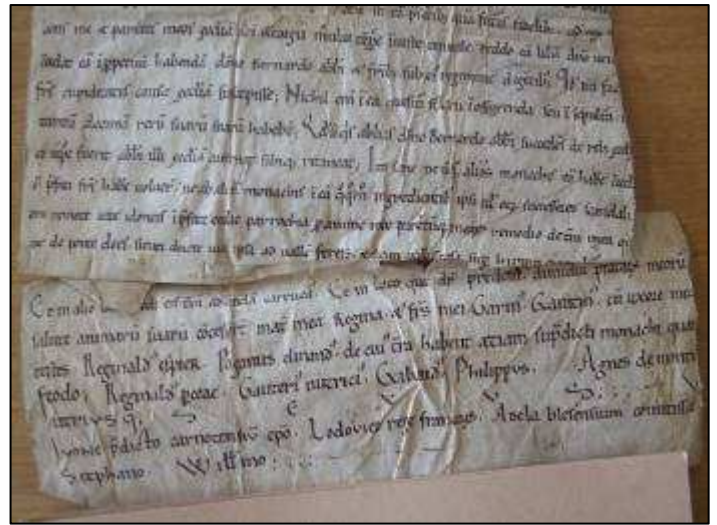
En 1113, Thibaut forme une coalition avec son oncle Henri I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie et ensemble ils battent une armée composée de Capétiens et d'Angevins.

Thibaut IV (dont les frères Henri et Etienne ont été respectivement évêque de Winchester et roi d'Angleterre) était considéré comme le second personnage du royaume de France. Il est alternativement allié puis ennemi des rois Louis VI et Louis VII.

Le comté atteint alors le zénith de sa puissance. Thibaut aura 11 enfants dont Adèle (Alix) (v. 1140-1206), épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste.

Aux archives départementales, il existe un très beau parchemin de 900 ans daté aux environs de 1114 intégré au Cartulaire de l'abbaye de Thiron en tant que IVème charte.

Ce parchemin indique, vers 1114, que Renaud Percehaie, Seigneur de Romainville, pour réparer l'injustice commise par sa famille d'avoir annexé l'église Saint Georges la rendit publique et en fit don aux Moines de Thiron qui avaient déjà le domaine de Bouche d'Aigre, d'où le titre du parchemin « De Oggria »



(Document des Archives départementales d'Eure-et-Loir)

Autour de Saint Jacques

Cette statue en pierre polychrome de Saint Jacques est datée du XII^{ème} siècle.

Qui est Saint-Jacques ?

Saint Jacques est célébré comme apôtre et comme martyr, et par le fait fondamental de sa translation en Galice.

Il était le frère aîné de l'apôtre Jean. Les deux frères étaient pêcheurs, et c'est pendant leur travail sur le lac de Génésareth, qu'ils ont été appelés par Jésus de Nazareth pour le suivre. Notons qu'ils sont parmi les premiers disciples et les plus appréciés par Jésus.

Il a été un des trois apôtres qui ont assisté à la transfiguration de Jésus. Il a été également témoin de la prière au jardin des Oliviers avec Pierre et son frère. Après la résurrection, il se trouvait dans le petit groupe qui a vu Jésus au lac de Tibériade et participé à la pêche miraculeuse.

Les Actes des Apôtres racontent qu'il reçoit le Saint Esprit sous la forme de langues de feu lors de l'épisode de la pentecôte (vers l'an 33). C'est à partir de ce moment là qu'il va prendre son bâton, ainsi que le bateau, et parcourir les chemins pour évangéliser l'occident.

D'après la légende, Jacques traverse la Méditerranée pour prêcher le christianisme dans la Péninsule Ibérique jusqu'en Galice.

La tradition raconte que Saint Jacques a fait sept disciples en Espagne ; ces disciples ont voyagé à Rome et ont été ordonnés évêques par Saint Pierre, alors premier pape.

Revenu en Judée, les Actes des Apôtres (12:1-3) racontent qu'après un prêche, vers l'an 44, il est arrêté par ordre d'Hérode Agrippa I, roi de Judée. Martyrisé et tué par l'épée, il devient l'un des premiers martyrs chrétiens.

Ses disciples auraient alors embarqué son cadavre sur un mystérieux bateau, traversé la Méditerranée, et, par la côte atlantique, seraient arrivés au Cap Finisterre pour l'enterrer à l'actuel Santiago de Compostela.

Le chemin est nommé *via peregrinalis*.

Cette voie contribue à obtenir la maîtrise du corps et le progrès spirituel. Le bénéfice du chemin est, donc, non seulement le résultat d'un effort corporel pénible, mais aussi de l'expérience intériorisée d'un chemin qu'on parcourt au dedans de soi-même.

Le pèlerinage à Compostelle est marqué par l'utilisation de trois symboles :

la besace, qui comme le bâton était l'objet d'une bénédiction liturgique spéciale avant le départ du pèlerin, était destiné à garder les provisions et



l'argent, voire les lettres de recommandation.

Le bourdon était en même temps un appui - "une sorte de troisième pied" et une défense contre les loups et les chiens. En tant que troisième appui, il symbolise la foi trinitaire à laquelle doit rester attaché le fidèle; la protection contre les animaux représente aussi la résistance aux aboiements du diable qui incitent le chrétien au péché.

La coquille, qu'on attachait aux habits en rentrant de Saint-Jacques, servait à prouver la visite au sanctuaire, et la réalisation du pèlerinage. On y voyait dans ses deux valves et ses dix rayons les deux préceptes de la charité qu'on devait pratiquer par l'œuvre active du croyant; les dix rayons rappellent les efforts réalisés par le pèlerin lui-même, comme s'il s'agissait des œuvres de sa main, évoquée par les dix doigts.

Regardez bien : Le livre à la main représente l'apôtre et l'évangéliste. Le pèlerin est symbolisé par une ou plusieurs parties des accessoires pour distinguer ceux qui se dirigeaient vers Saint-Jacques-de-Compostelle: le bourdon, la coquille, la besace et le chapeau, l'esclavine (vêtement en forme de casaque avec capuchon) et la courge à boire.

Cette très belle statue témoigne que cette église a toujours été une halte des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle sur la voie de Paris à Tours en passant par Chartres.

S'il est parcouru depuis le IX^{ème} siècle par des chrétiens faisant étape dans les monastères, le pèlerinage de Saint-Jacques est également devenu une randonnée célèbre et de plus en plus fréquentée.

L'itinéraire proposé au départ de Paris traverse le département d'Eure-et-Loir depuis Épernon jusqu'à Cloyes-sur-le-Loir et se poursuit pour rejoindre Tours.

Suivre le GR 655, tout ou en partie, est aussi un moyen original de découvrir le patrimoine culturel et naturel.

En général les Pèlerins partent de Belgique ou des Pays Bas et passent par Paris (Notre Dame) pour rejoindre le chemin de Tours soit par Orléans ou soit par Chartres et dans ce cas ils passent à Cloyes

La table placée sous la statue de St Jacques permet aux Pèlerins de noter un mot ou une intention sur le livre d'or, le tampon permet de tamponner leur CREDANCIAL, petit livret donné par les associations de St Jacques avant le départ du pèlerin, celui-ci est tamponné tout au long du parcours et présenté en arrivant à St Jacques de Compostelle pour recevoir le diplôme du pèlerin.

Suivre le chemin de Compostelle avec Michel CLARYSSE

« Compostelle Si vous me posez la question aujourd'hui : pourquoi partir à Compostelle, je serai bien incapable d'y répondre. Démarche de foi, défi physique, mode ? Sans doute un peu de tout ça à la fois.

Personnellement, j'y ai été entraîné plus que l'aboutissement d'une décision mûrement réfléchie.

A l'initiative de membres de ma famille, un groupe était en train de se constituer et la question m'est posée :

tu viens avec nous ? Et pourquoi pas, déjà pour ne pas perdre la face et me prouver à moi-même que j'en suis capable. Comment ? à vélo. Ça m'intéresse plus qu'à pied, ça me fait moins peur.

Le projet se met en place, nous serons 7 Cyclistes, 5 hommes, 2 femmes et 2 personnes en voiture. N'étant pas trop courageux de nature, on fait un copié-collé du planning d'un groupe qui nous a précédé. La première année Chartres- abbaye de Roncevaux juste après la frontière espagnole et Roncevaux- st Jacques, l'année suivante soit 1875 Kms.

Pas spécialement sportifs pour certains d'entre nous, nous avons en 2005, entre 57 et 72 ans. Mais on se rejoint à priori car on aime bien le vélo mais ça ne va pas durer. Personne n'a l'expérience de 12 jours consécutifs d'efforts avec tout ce que ça comporte : la selle du vélo est sans doute un accessoire indispensable mais aussi source de méfaits pas toujours agréables à un endroit précis de notre anatomie.

Donc, 2005 nous voilà partis du portail Sud de la cathédrale, cap plein sud, sur le chemin dit de Tours.

Nos hébergements sont planifiés et variés en France, terrains de camping, gîtes de groupe, communautés chrétiennes, gîtes d'étapes et luxe suprême une nuit dans la villa de bord de mer d'un des enfants de nos compagnons de route.

Il en sera autrement du périple en Espagne puisque nous prendrons la décision en 2006 de suivre le Camino Francese à l'intérieur de terres où nous serons hébergés dans les auberges pèlerins, alberge peregrinos, où les piétons sont prioritaires et les cyclistes accueillis s'il reste de la place. Si les tarifs défient toute concurrence, le souci c'est l'incertitude du couvert, le soir.

Le début du voyage ressemble davantage à un round d'observation ; apprendre à se connaître, à vivre en proximité 24h sur 24, s'apercevoir très vite que nous n'avons pas tous les mêmes performances, les mêmes motivations, inventer un vivre ensemble dans la tolérance et la solidarité : exemple quand les plus véloce attendent en haut de la côte et sont près à repartir sans laisser le temps aux retardataires de reprendre leur souffle et boire un coup.

Certains d'entre nous n'ont jamais campé, ne sont pas habitués à un confort minimal, sans compté la fatigue qui hérissé l'épiderme à la moindre parole qui peut déranger les perdreaux de l'année que nous ne sommes plus depuis longtemps.

Heureusement tout ça est géré avec diplomatie et humour avec le concours de Dédé, le clown de service, qui a baptisé son vélo Pompon qui doit endurer ses revendications et ses humeurs. Notre quotidien est émaillé par le concours d'orientation qui ne fait pas toujours l'unanimité, de petits soucis techniques dûs à la mécanique, à la quête du ravitaillement en eau où les cimetières nous apportent la fraîcheur de leur point d'eau. Il faut trouver l'endroit idéal pour pique-niquer et découvrir notre havre de paix qui nous permettra un sommeil réparateur si les ronflements du voisin ne sont pas trop intempestifs.

Le beau temps de cette fin d'été nous apporte une douceur agréable et nous permet d'admirer les paysages de notre douce France qui nous apparaissent autrement qu'à grande

vitesse. La fréquentation des petites routes nous montre le riche patrimoine des petits villages avec les églises, les châteaux, les petites rivières qui roucoulent près des lavoirs, la diversité des activités agricoles de nos campagnes.

Surprise, nos étapes variant de 60 à 100kms selon la difficulté, se fait mieux que prévu après un temps d'adaptation, avec une vitesse moyenne de 19 kms/h soit 5 à 6h de vélo ; cela nous laisse largement le temps de visiter, de se recueillir seul ou en groupe. Certains préfèrent se ressourcer au troquet du coin.

Si nous avons fait peu de rencontres jusqu'aux premières collines du Béarn, il en sera tout autrement à Ostabat où se rejoignent les 3 chemins du Nord (Tours, Vézelay, Le Puy). Nous entrons dans l'ambiance du chemin, la diversité des rencontres et la large palette de pèlerins de tous âges de tous origines. St Jean Pied de Port fourmille de marcheurs prêts à en découdre avec le premier col des Pyrénées. Au col d'Ibeneta, des milliers de croix ont été plantés par les pèlerins autour de la croix centrale, signe du passage de Charlemagne. Il n'y a plus qu'à se laisser glisser vers l'austère abbaye de Roncevaux, terme de notre périple. Séquence émotion et sentiment de satisfaction d'avoir atteint le premier objectif, et déjà, tous impatients de pouvoir continuer l'aventure l'année prochaine.

Nous sommes donc en 2006, on prend les mêmes et on recommence. Tout le monde est là ; Comme le veut la philosophie du chemin nous repartons de Roncevaux vers l'ouest cette fois mais aussi vers l'inconnu, avec la barrière de la langue et en arrière pensée où va-t-on atterrir ? Très vite nous apercevons que nous ne sommes pas seuls. Sur le « Camino Francese » tout est dédié au passage des pèlerins, principale économie des petits villages traversés. En justifiant notre statut de pèlerin avec la Crédencial, synonyme de passeport, nous avons accès aux allerge peregrinos, entendez auberges pèlerins. Le plus souvent nous y trouvons le confort minimum et un repas réconfortant. Les prix défient toute concurrence. Il ne faut pas avoir peur de dormir dans des lits superposés, espacés de quelques dizaines de centimètres dans des chambres de 25 où le moindre centimètre carré est rentabilisé. Boules quies obligatoires.

Dès notre arrivée, douche, lessive, menues réparations du matériel si nécessaires. Autour de nous les marcheurs pansent les plaies, à grand renfort de fil à coudre pour empêcher les ampoules de gonfler. C'est l'endroit privilégié pour faire des rencontres insolites et échanger, tel ce fils de diplomate roumain qui nous explique en allemand les déboires de sa famille emprisonnée pour cause politique, cet étudiant belge qui finance son pèlerinage en cherchant des petits boulots tout au long du parcours. Ou encore cette dame de Metz en vacances à Bordeaux, attablée à la terrasse d'un café, qui remarque la coquille St Jacques sertie sur le trottoir. A un tournant de sa vie, elle ressent comme un appel et se retrouve sur le chemin 2 jours plus tard. On rencontre également des fadas, telle cette dame d'un certain âge qui revient de St Jacques après être descendue à Fatima au Portugal et qui n'a d'autre ambition que d'enchaîner St Pierre de Rome dans la foulée.

Des rencontres qui ne laissent pas indifférents et nous font réfléchir sur notre propre démarche.

Le Camino est escarpé et les paysages grandioses sous la chaleur de septembre. Nous passons des vignes, aux plaines brûlées par le soleil, à la relative fraîcheur dès qu'on prend un peu d'altitude dans les monts du Léone.

Nous traversons des endroits mythiques comme les bodegas d'Irache où on trouve non seulement une fontaine d'eau fraîche mais une fontaine à vin en libre service et gratuite. Ce groupe de britanniques assoupis à l'ombre des pieds de vigne lui a fait honneur sans modération. Puis Burgos et sa cathédrale, chef d'œuvre du gothique espagnol avec la finesse de son architecture, parsemée de statues, de tableaux de tous temps à la gloire des conquistadors et de St Jacques, pèlerin et chevalier.

Puis vient Léone, où nous rencontrons une jeune religieuse belge et son amie qui ont de gros ennuis mécaniques. Tout naturellement nous offrons nos services. Sans argent et n'ayant pas mangé depuis un certain temps, nous les prenons sous notre aile et ferons route ensemble quelques jours. Cette rencontre va transformer le groupe et apporté un peu de jeunesse et de fraîcheur. Le charisme et l'enthousiasme de Sœur Catherine nous fait soudain survoler (enfin presque) les Monts du Léone, tant redoutés.

Le chemin serpente dans la rocaïlle brûlante et désertique, au sommet nous découvrons un tronc dénudé coiffé d'une croix de fer, lieu dit « Cruz de Ferro », de + de 5mde haut où s'amoncelle au pied une pyramide de cailloux impressionnante. Elle est constituée de pierres que chaque pèlerin amène de son pays natal, rite auquel nous nous associons.

Avant de basculer sur la Gallice et son climat breton plus supportable, le 8 septembre, fête de la nativité de la Vierge, nous découvrons le pèlerinage d'O Cebriero où une foule innombrable et colorée défile entre chaque messe au son des fanfares et des pétards. Dans la minuscule église bondée, des milliers de lumignons brûlent dans un brouhahas indescriptible. Dans des chaudrons géants mijotent des calmars pour restaurer la foule.

Le but est proche. Une halte au Monte do Gozo où un imposant monument commémore la visite de Jean Paul II.

Du haut de la colline on peut distinguer dans la brume, les flèches de la cathédrale de Santiago de Compostela, champ d'étoiles. Nous y sommes, il est temps de courir au bureau des pèlerinages pour y signer le registre qui permettra d'obtenir le fameux sésame attestant notre qualité de pèlerin. Hasard ou pas, parmi les nombreux registres, la signature qui précède la nôtre, est celle de sœur Catherine que nous avons perdue de vue depuis quelques jours... Enfin l'apothéose, c'est la grand'messe solennelle des pèlerins dans la cathédrale avec le célèbre encensoir géant qui traverse le transept de part en part, actionné à l'aide de poulies par 6 solides gaillards.

But atteint, tout d'un coup un sentiment de grand vide et déjà la tête pleine de souvenirs, de visages, d'images indélébiles. Qu'en reste -t-il ? Difficile à définir. Quoiqu'on fasse on ne peut sortir indemne de cette aventure. Peut être que notre engagement au niveau de la Paroisse n'y est pas étranger ? allez savoir.....

A Dédé qui est parti sur la pointe des pieds sans nous prévenir ! »

NUIT DES ÉGLISES



Eglise St Georges à Cloyes sur le Loir

Samedi 2 juillet 2016 à 20h30

Découverte d'un lieu culturel et de spiritualité
à travers histoires, musiques et chants

Laissez vous surprendre !



Suivie du verre de l'amitié